Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 10 (1967)

Heft: 2

Artikel: Le reflet dans l'œuvre de C.-F. Ramuz

Autor: Schlatter, Denise

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869818

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE REFLET DANS L'ŒUVRE DE C.-F. RAMUZ

Chez les poètes de l'eau, le reflet occupe souvent une place prépondérante, tant il favorise les jeux de l'imagination, et nul ne s'étonnera de voir Ramuz, qui consacra au lac une si grande partie de son œuvre, l'utiliser à son tour. Si le lecteur est d'abord frappé par l'aspect inhabituellement solide que Ramuz confère au lac, il remarque bien vite cependant que celui-ci n'est pas toujours carrelage, plaine, plancher ou route. Parfois, la surface semble s'écarter pour laisser les regards pénétrer dans les profondeurs de l'eau.

Les reflets de la terre sont de loin les moins nombreux, mais ils nous indiquent déjà quelle signification la profondeur miroitante revêt chez le poète. Le redoublement représente en effet l'état le plus achevé du paysage, comme Ramuz nous le précise dans cet extrait de *Passage du Poète* :

« Besson met de la montagne tout autour, mais en même temps il l'a renversée ; et on la voit finir en même temps et se recommencer. Rien ne va plus jamais avoir assez d'être ; plus jamais, rien ne croira exister assez complètement. » [1]

Par le reflet, le lac accorde un surplus d'existence au paysage : une fois fini, celui-ci recommence ; il revit sous la surface. L'eau et la terre se mêlent ainsi à un tel point qu'on ne sait plus où est l'une, où est l'autre. Grâce au reflet, ce qui était distinct se confond, ce qui était séparé s'unit. La nature la toute première ébauche une tentative de réconciliation entre des éléments ordinairement étrangers l'un à l'autre.

La surface du lac demeure toutefois trop étendue pour se contenter de mirer les rivages. D'autre part, il est moins important de connaître, grâce au lac, la terre qui, la première, par l'abondance des images qu'elle offre, a permis la connaissance du lac. Cette fois, par un procédé semblable, le lac va nous permettre, grâce au reflet, d'atteindre un élément dont l'appréhension directe et concrète nous reste interdite : le ciel.

---

[1] *Passage du Poète,* O. C. (Ed. Mermod), t. XI, p. 186.

Le premier aspect du ciel que perçoive le poète par l'intermédiaire du lac est sa lumière : rayons de soleil, lune, qui dessinent sur le lac une route, une tache « comme si on y avait renversé un pot de lait » [1]. L'eau semble effleurée seulement par cette lumière qui ne se mélange pas à elle; chaque fois Ramuz nous indique bien qu'il s'agit d'un reflet. Mais :

« Plus on s'éloignait de la rive, plus aussi le noir de la nuit diminuait d'intensité par l'intervention d'un faux jour, et de la poussière des étoiles qui était comme du pollen tombé sur le lac. » [2]

Déjà la surface du lac est percée, la véritable origine de la lumière n'est plus mentionnée, seul le participe « tombé » qui s'applique d'ailleurs à la comparaison nous rappelle que l'eau n'est pas le lieu de résidence habituel des étoiles et qu'il faut chercher ailleurs la source de la lumière qu'elles répandent.

Ce phénomène devient bien plus sensible encore lorsque le soleil et le lac rivalisent pour la possession de la lumière. L'image de reflet qui revient le plus souvent sous la plume de Ramuz est en effet celle du double soleil, de la lumière d'en-haut et de celle d'en-bas [3]. L'étude de la *Beauté sur la Terre* montre bien combien les liens du soleil et du lac sont étroits ; d'autre part, les fréquentes allusions au pays du lac que renferme *Si le Soleil ne revenait pas,* nous persuadent par contraste que le lac représente le pays où le soleil revient toujours. Les descriptions du lac ensoleillé ont d'ailleurs toujours la préférence de Ramuz : le lac orageux ne l'inspire pas, la pluie et le brouillard lui font dire l'absence du lac : ils deviennent rideaux ou longues bandes et ferment ainsi la scène habituelle que forment le lac et les montagnes. Le soleil et le lac se complètent donc l'un l'autre. L'influence du soleil semble toutefois plus forte, dont la présence ou l'absence fait être ou disparaître le lac.

Si nous examinons cependant les nombreuses descriptions de reflets solaires, le mouvement suivant apparaît: le soleil, d'un point précis du ciel, envoie au lac sa lumière; il se crée alors un soleil d'en-bas « qui est tout cassé en morceaux et éparpillé, parce qu'il y a de

---

[1] Cf. *Circonstances de la Vie,* O. C., t. II, p. 328 ; *La Beauté sur la Terre,* O. C., t. XIV, pp. 123 et 194 ; *Présence de la Mort,* O. C., t. XII, p. 37.

[2] *Garçon Savoyard,* O. C., t. XVIII, p. 67.

[3] Cf. *Si le Soleil ne revenait pas,* O. C., t. XVIII, p. 200 ; *La Beauté sur la Terre,* O. C., t. XIV, pp. 111, 133, 261 ; *Passage du Poète,* O. C., t. XI, pp. 171, 182 ; *Le Grand Printemps,* O. C., t. IX, p. 16 ; *Vie de Samuel Belet,* O. C., t. VI, pp. 307, 356 ; *Les Signes parmi nous,* O. C., t. X, p. 53 ; *La Guérison des Maladies,* O. C., t. IX, p. 230.

l'eau qui le balance et en bombarde la côte »[1]. Ce soleil peut, à son tour, produire une troisième source de lumière, s'il va frapper un plafond en y dessinant « une broderie, tout le temps défaite et refaite, qui dansait au-dessus de vous »[2]. Le lac joue le rôle de multiplicateur de la lumière, sans lui, le soleil n'existerait qu'une fois ; avec lui « il est partout dans l'air où il se croise et s'entre-croise »[3]. Comme il l'avait fait pour le rivage, le lac permet au soleil d'exister plus intensément.

La lumière provient donc de deux sources, mais la plus importante est bien le lac. Le pouvoir absorbant, puis réfléchissant de l'eau est tel que Ramuz écrit : « L'autre soleil, celui d'en bas, le vrai, le seul qui compte ici. »[4] Le soleil s'est si bien assimilé à l'eau qu'il deviendra même souvent « la lumière du lac ».

Lorsqu'enfin la réflexion s'étend au ciel tout entier, le même phénomène d'absorption se produit :

« On voit alors dedans un grand ciel qui s'avance. Il y a à présent deux grands ciels, l'un sur l'autre renversés. »[5]

La nouveauté, c'est qu'en même temps une réciprocité semble s'instaurer : tandis que le lac se remplit de nuages, des voiles naviguent dans le ciel. Un échange s'établit : le ciel emprunte le vocabulaire du lac et lui prête le sien. Ils jouent ensemble le jeu des miroirs parallèles qui permettent la réflexion à l'infini. Ils se fondent ainsi plus complètement l'un dans l'autre, leur communion est absolue et le sentiment d'infini, de perfection et de totalité qui s'en dégage, d'autant plus grand. Le lac est toutefois le promoteur de cette « harmonie qui est de prolonger le ciel au-dessous des rivages et d'ouvrir sur nos têtes et sous nos pieds une double profondeur »[6]. Seule sa surface miroitante la rend possible: sans elle le ciel resterait un grand espace vide, inconnu et dépourvu de toute signification.

Le lac possède donc la supériorité d'être multiforme : eau avant tout, il peut devenir à la fois terre, lumière et ciel. Miroir de toutes choses, il est la grande image dans laquelle se découvre tout l'univers. Comme tel, il devait nécessairement être choisi par un poète qui voulait rejoindre le général à travers le particulier, connaître l'inconnu à l'aide du sensible. Déjà base et essence du pays puisque

---

[1] *Si le Soleil ne revenait pas,* O. C., t. XVIII, p. 200.

[2] *Le Grand Printemps,* O. C., t. IX, p. 16 ; cf. aussi *Le Passage du Poète,* O. C., t. XI, p. 182 ; *La Beauté sur la Terre,* O. C., t. XIV, p. 190.

[3] *La Guérison des Maladies,* O. C., t. IX, p. 230.

[4] *Le Passage du Poète,* O. C., t. XI, p. 182.

[5] *Besoin de Grandeur,* O. C., t. XIX, p. 73.

[6] *Petits Poèmes en Prose,* O. C., t. I ; poème II, p. 12.

Ramuz le voit souvent former le fond d'un récipient, le lac le devient doublement maintenant que tout se trouve contenu en lui sans qui rien n'aurait de véritable existence. Cette idée importe tant que dans *Présence de la Mort* le monde ne meurt vraiment que lorsque l'aviateur se heurte au lac et à « l'absolu désert de ses eaux lisses comme un métal, immobiles comme un métal, parfaitement silencieuses et fixes, nues, sans aucun reflet, sans nulle image, sans réponse. Closes, muettes, indifférentes, qui ne savent pas, qui ne voient plus, n'écoutent plus » [1].

Dans ce monde mort, l'aviateur ne reçoit plus de réponse, car le reflet ni l'image n'existent plus ; c'est donc que dans un monde vivant l'eau a une réponse à donner. Comme la surface du lac préside aux révélations les plus diverses : évocation de pays lointains, éclosion de rêves, naissance de désirs fous, mais aussi connaissance de la vérité que voilait l'existence quotidienne, possibilité de participer aux événements qui secouent le monde mais restent souvent presque ignorés de ce pays trop retiré ; ainsi, le reflet et l'ouverture en profondeur qu'il provoque donneront la solution des contradictions qui déchirent les héros ramuziens, et permettront le dépassement des impossibilités qu'ils rencontrent. Deux personnages de Ramuz, choisissant de s'abîmer dans les profondeurs du lac, trouvent ainsi le moyen d'échapper aux imperfections et aux petitesses d'un monde qui les accable.

Le premier, Samuel Belet, héros d'un roman de jeunesse (1912) finit ses jours comme pêcheur sur le lac; il y trouve la paix et la joie qu'il a vainement cherchées dans sa vie aventureuse. Parmi les héros des romans lacustres, il est le seul des personnages ramuziens qui cherche tout d'abord sa voie hors de la protection du lac : il part directement à la conquête de ce monde que les autres se sont le plus souvent contentés de connaître à travers les visions que leur en donnait le lac. Pourtant, à la fin de sa vie, désespérément solitaire, il est invinciblement ramené au lieu de son enfance. Le lac est donc absent de la majeure partie de ce roman, il n'intervient qu'au moment où, apparemment dépouillé de tout, Samuel va découvrir le sens profond de l'existence et rencontrer enfin véritablement ceux qu'il aime. Cette découverte, il la fait penché sur les profondeurs du lac, qui s'oppose ainsi à la terre, lieu de toutes les entraves :

« La terre m'a quitté, avec tout ce qui est petit; je laisse derrière moi ce qui change pour ce qui ne change pas. Que je me tourne seulement un peu et la rive disparaît toute entière ; il ne reste plus

[1] *Présence de la Mort,* O. C., t. XII, p. 54.

que le ciel et l'eau. Encore est-ce la même chose, à cause de l'image des nuages renversée qui se balance autour de moi, et ce bleu, aussi, renversé, par quoi elle a une couleur.

» Il n'y a plus de différence en rien ; tout se confond, tout se mêle; est-ce au dedans de moi ou au-dessous que je regarde ? Mais ils sont là, et je les vois. Je ne suis plus jaloux ; eux, ils n'ont plus peur. Au lieu de reculer, ils se soulèvent sur le coude ; moi, je me penche encore un peu. Ils sont tous là, comme je dis.

[.....]

» Vois-tu, tout est changé, je ne suis plus le même. Je n'ai plus cet air sombre, je n'ai plus ces silences, ce pli entre les yeux ; je suis devenu le vrai Samuel, je t'aime maintenant, Louise. Et c'est pourquoi plus rien ne nous sépare, quand je regarde ainsi et me penche vers toi, et vers tout mon passé vivant, et cette eau claire où tu te tiens ; et je dis : « Souris-moi », parce que tu sais, toi aussi. Et, toi aussi, tu te soulèves ; il me semble que je te vois monter hors de la profondeur vers moi ; je me penche davantage, tu t'élèves toujours plus; et nos lèvres alors se touchent et ma main va dans tes cheveux.

» Car tout est confondu, la distance en allée et le temps supprimé. Il n'y a plus ni mort, ni vie. Il n'y a plus que cette grande image du monde dans quoi tout est contenu, et rien n'en sort jamais, et rien n'y est détruit ; c'est un degré de plus, il faut encore le franchir ; mais on voit devant soi se lever ce visage qui est le visage de Dieu. Lui aussi, j'ai appris à l'aimer et à le connaître; je sais qu'il est tout et qu'il est partout. Et c'est lui seul maintenant qui demeure, mais tout se tient en lui et je me tiens en lui. Et, ceux qui ne sont plus, c'est semblablement en lui qu'ils se tiennent, ne pouvant pas en être détachés, de sorte que plus que jamais nous sommes frères, étant chacun de nous un morceau de l'ensemble, et un peu de Dieu quand même, en ce sens. Quand je rame dans mon bateau, c'est en lui que je m'avance ; quand j'aborde à la rive, c'est à lui que j'aborde ; il est en haut, en bas, à droite, à gauche; il est ici, il est là-bas; il est cet arbre, il est la montagne ; le lac n'est qu'un morceau de lui, le soleil un morceau de lui, et tout n'est qu'un morceau de lui, jusqu'à la navette à filet tombée, jusqu'au caillou que la vague arrondit. » [1]

Le ciel et l'eau se mêlent dans les profondeurs du reflet, et le passé de Samuel se confond pareillement avec eux : l'introspection et le retour en arrière procèdent directement de cette eau sur laquelle le vieil homme se penche. Tous les fantômes de son passé montent ensemble à sa rencontre, tandis qu'il descend vers eux. Double mou-

[1] *Vie de Samuel Belet,* O. C., t. VI, pp. 362 sq.

vement qui abolit l'espace et le temps. La mort est ainsi, elle aussi, supprimée, et Samuel peut rejoindre Louise. Devant tous ces êtres simultanément réunis, Samuel peut enfin s'expliquer, être le « vrai Samuel ». Une fois vaincus ces ennemis responsables de l'incompréhension et de la séparation, tout ce qui était impossible devient possible, et une communion véritable s'établit avec Louise et les autres qu'il n'avait pas su aimer ; car on a enfin rencontré « ce qui ne change pas ». C'est pourquoi derrière tous les autres et les enveloppant, en quelque sorte, s'avance Dieu qui fait tout tenir ensemble ; le passage s'achève alors en un cri de panthéisme triomphant. Le lac est ainsi devenu le ciel non seulement physiquement, mais aussi métaphysiquement: Dieu n'abaisse pas les yeux mais lève son visage vers Samuel.

Quelque vingt-quatre ans après *Samuel Belet,* Ramuz terminera le *Garçon Savoyard,* son avant-dernier roman, par une semblable descente dans le ciel de l'eau. Le héros, cette fois, non content de se pencher sur le lac, s'y laissera couler pour mieux rejoindre son rêve. Les circonstances sont autres, le héros aussi fou que Samuel était sage; la pensée de Ramuz a beaucoup évolué depuis 1912; quatre ans plus tôt il écrit *Adam et Eve* où le drame de la séparation, plus aigu que jamais, ne trouve aucune solution. Le lac et son reflet conservent pourtant le même rôle: ils permettent de rejoindre l'inaccessible. Cet espace de vingt-quatre ans aux deux extrémités duquel le lac intervient de façon semblable, dans deux romans par ailleurs très différents, nous montre combien la conception que Ramuz se faisait du rôle du lac est restée égale tout au long de sa période créatrice.

Un tel roman mérite une attention toute particulière. *Samuel Belet* se termine certes par une vision du héros penché à la fois sur le lac et sur son passé, dans un état de paix et de communion enfin retrouvées. Le rôle que Ramuz accorde au lac dans le reste de son œuvre nous montre bien qu'il convenait seul à une semblable réunion. Toutefois rien dans le récit lui-même ne nous annonçait une telle issue : le roman couvrait l'espace d'une vie presque entière. Le chemin du garçon savoyard, lui, est plutôt comparable à la trajectoire d'une étoile filante; deux semaines suffisent au déroulement de tout le drame; le moment décrit est celui d'une crise qui trouve son dénouement dans le lac. La fin et son cadre se laissent pressentir très rapidement, on peut même dire que le roman tout entier est construit en fonction de cette fin.

Comme la *Beauté sur la Terre,* le *Garçon Savoyard* se déroule entièrement dans le cadre du lac, ce qui, dès l'abord, nous indique la singularité du héros. Joseph, membre d'équipage d'une barque de

Meillerie, tente de fuir, grâce à son métier, l'étouffement de la vie quotidienne: « J'avais besoin d'air » dit-il à sa mère qui lui demande les raisons de son choix. Toujours insatisfait, jugeant sa vie dépourvue de but, il tente de toutes ses forces d'échapper au quotidien, de découvrir sa vraie vie; il veut, selon l'expression de Ramuz, aboutir. Mais le héros ramuzien se heurte toujours aux mêmes barrières : le monde, l'espace et le temps, engendreurs de mort, qui l'empêchent de rencontrer ce qui ne change pas, la vérité et la beauté. Dans sa quête folle et désespérée, Joseph est le dernier personnage de Ramuz qui essaie de se soustraire à la loi commune afin de vivre son rêve et de réaliser son idéal. Pour cette dernière tentative, le poète fera appel à tous les thèmes qui, chez lui, annoncent l'évasion: le cirque, essentiel au début, qui permet l'éclatement de la crise; le lac, son répons, à la fin, dans lequel se termine le drame. Nous rencontrons aussi des personnages errants ou saisonniers comme Mercédès, la servante du Petit Paris, et le père Tapponnier, porteur d'eau. Le mouvement de va et vient de la barque sur le lac, les différents lieux de l'action renforcent encore le thème de la quête. Et enfin, la chanson du père Pinget :

J'irai suivant sa trace
Tandis qu'elle me fuit
Jusqu'au fond de l'espace
Jusqu'au bout de la nuit.

A l'autre bout du monde
S'il faut vivant ou mort
Et si la terre est ronde
On sortira dehors. [1]

qui est sans cesse évoquée, nous montre bien qu'une seule issue demeure possible : sortir de la terre, comme le met en évidence l'adverbe « dehors » rejeté tout à la fin de la chanson. Tout cela conduira Joseph presque directement des bancs du cirque aux profondeurs du lac.

Le cirque possède en effet la plupart des vertus que l'on peut reconnaître au lac : par la réunion des spectateurs et leur communion dans une même admiration, il supprime la solitude ; il abolit également le quotidien par un spectacle inhabituel, grâce à lui « on est sorti de sa vie », les toiles peintes transportent dans des mondes inconnus et permettent d'être partout à la fois. Mais le cirque présente surtout la merveilleuse danseuse acrobate. Avant de paraître,

[1] *Le Garçon Savoyard,* O. C., t. XVIII, cf. p. 40 et *passim.*

elle se refait elle-même: elle se dépouille de ses vêtements ordinaires qui la rattachaient au sort commun et dont les prix nous sont, un à un, grossièrement indiqués. Grâce aux artifices du maquillage et à son costume de scène, elle se recrée :

« C'est au-dessus de la mort qu'il faut encore qu'elle s'élève pour atteindre la plénitude: il faut qu'elle sorte d'elle-même pour mieux se réaliser. » [1]

Chez la danseuse déjà apparaît l'idée d'une réalisation due au dépassement de la nature dans laquelle les forces de mort sont aussi comprises : parce que c'est plus beau, ce qui n'est pas vrai est préféré à ce qui est vrai. Ainsi se trouve posée l'alternative qui, jusqu'à la fin, déchirera Joseph: faut-il choisir le beau ou la réalité ? L'apparition sur le filin de la danseuse qui semble échapper à la pesanteur et évoluer sans la moindre contrainte apporte à notre héros la révélation qu'une autre vie est possible. Lorsqu'elle disparaît par le trou de la toile, Joseph croit avoir enfin trouvé la personne capable de le faire échapper au monde. Sans plus attendre, il se lance à sa poursuite. Ses tentatives successives de la rattrapper constitueront autant d'échecs. Il essaiera d'abord de retrouver le cirque, mais celui-ci est déjà loin. En effet, parce qu'il est inhabituel et qu'il engendre des rêves exotiques, le cirque peut susciter un désir de dépassement, mais sa singularité même dépend de son caractère errant, un cirque permanent ne serait plus que du quotidien. Les désirs de dépassement et de réalisation qu'il provoque ne sauraient aboutir dans son propre cadre car, pour le personnage ramuzien, l'accomplissement exige à la fois l'exceptionnel et la pérennité.

Après avoir vainement poursuivi les forains, Joseph tente de rejoindre son rêve à travers l'étreinte de Mercédès, l'étrangère qui, comme le cirque, vient de Lyon; mais, au matin, il voit que « ce n'est pas ça, c'est faux. Où est-ce qu'on trouve la vérité ? » et il poursuit sa quête. Entre temps, son regard s'est, une fois déjà, fixé sur les étoiles qui seules lui paraissent permanentes dans l'incessante agitation de l'univers ; fasciné par leur immobilité, il en fait la demeure de la danseuse qui hante son esprit :

« Comme c'est calme sous les étoiles, c'est-à-dire où « elle » est, mais comment l'y retrouver ? » [2]

Pendant quelque temps, Joseph essaie honnêtement d'être sage en se plongeant dans la solidité du quotidien; mais, dans le mariage et la vie réglée que lui préparent Georgette et sa mère, il ne trouve

---

[1] *Le Garçon Savoyard,* O. C., t. XVIII, p. 11.

[2] Idem, p. 62.

pas non plus sa vérité. Et bien vite, le suicide du père Pinget et les provocations de Mercédès le replongent dans son obsession :

« Car faut-il aimer ce qui est, tel qu'il est ? ou bien faut-il aimer une chose qui n'est pas, à cause de sa beauté plus grande ? Ou encore, est-ce qu'il y a un lieu où ce qui est et ce qui n'est pas se trouvent enfin réconciliés ? » [1]

Ce qui existe a le tort d'être petit et plein de défauts, de mentir, de changer, de mourir, mais « ce qui n'existe pas » et serait parfait est, de ce fait, inaccessible. Il faudrait donc trouver une solution, un lieu de réconciliation. Pour la seconde fois, Joseph se tourne vers les étoiles et leur éternité, car elles durent « depuis toujours, pour toujours », mais cette fois il contemple en même temps l'eau qui, également, dure avec son mouvement chaque fois semblable et toujours répété. L'un au-dessous de l'autre, le lac et le ciel forment deux hâvres de repos qui contrastent avec le monde des hommes. Mais le ciel, lieu du désir de Joseph, ne peut vraiment exister pour lui car il est hors de portée ; il lui faut découvrir une autre route. Le drame se précipite lorsque Mercédès entreprend de démystifier le souvenir de la danseuse, en accomplissant les gestes que nous avions vu faire à celle-ci au début du récit. Elle se présente comme le double terrestre de l'acrobate et dévoile à Joseph tous les artifices que, dans son admiration éperdue, il n'avait pas su deviner. Cette révélation rend Joseph tout à fait fou; il la refuse et tue Mercédès, pensant ainsi supprimer définitivement le mensonge :

« Tout commence ou tout recommence. C'est le monde nettoyé, pensait-il ; c'est le monde de la vérité... » [2]

Le meurtre se présente à Joseph comme une *catharsis* tandis que, dans la montagne où il s'est réfugié, la couleur rose, qui était une des couleurs dominantes de la danseuse, se répand partout. Malheureusement, très vite, le monde et son imperfection rejoignent Joseph en la personne de Georgette qui a tout préparé pour lui permettre de se disculper et qui passe une dernière nuit auprès de lui. Le lendemain, le garçon savoyard constate une fois de plus qu'il a été dupé : « elle non plus, tout est fini », mais de nouveau, le rose de l'aube, le rose de la fête l'appelle. Il comprend que Georgette est de la terre et que lui poursuit un idéal qui se situe au-dessus de la terre. Georgette veut le faire échapper par la montagne, mais il regarde les « petits nuages roses » qui se déplacent dans le ciel où ils font une grande fête. Il suivra le chemin qu'ils indiquent et non celui de Georgette, car « il fait

---

[1] *Le Garçon Savoyard,* O. C., t. XVIII, p. 115.
[2] Idem, p. 133.

beau dans le monde, mais il y a plus beau. [...] du côté du lac, c'est le vide, c'est-à-dire tous les possibles » [1]. Le père Pinget avait raison: il faut sortir de la terre, et pour cela suivre les nuages, qui mènent vers le lac. Derrière, Georgette le rappelle alors que, sans l'écouter, il descend vers le lac et s'empare d'un bateau ; la jeune fille s'identifie alors à la montagne et d'une voix amplifiée, elle accuse et alerte ainsi tout le pays qui se lance à la poursuite du meurtrier. Que la montagne crie, que les gens courent, Joseph leur a échappé ainsi qu'au monde, il s'est réfugié sur l'eau ornée à son tour du rose de la fête !

« Il a vu que la terre est ronde, mais ce qu'il voit aussi, c'est qu'il est dans la bonne direction.

» Il va où vont les nuages. Une petite brise matinale le pousse où ils sont eux-mêmes poussés. Il tâte avec la main les planches qui servent de fond au bateau; il les sent sous sa main toutes pourries et molles. Il voit qu'il va où « elle » est : c'est pour la rejoindre. Un nuage. Un joli nuage là-haut. Un joli nuage au-dessus, au-dessous de vous. La lame s'enfonce d'un coup dans les planches, puis il la fait tourner sur elle-même dans sa main.

» Il entend Larpin qui l'appelle :

» — Hé ! Joseph, qu'est-ce que tu fais ? où vas-tu ? Mais en même temps il voit qu'un fil a été tendu au-dessus de lui d'une pointe de montagne sur l'une des rives à une pointe de montagne sur l'autre. Est-ce là-haut ou là-dessous ? Est-ce qu'il « la » voit de bas en haut ou s'il la voit de haut en bas ? Là-dessus et là-dessous, c'est la même chose. Ce qui est en haut est en bas. Il fait tourner encore une fois sur elle-même la lame de son couteau ; et elle fuit, mais il se fuit, et ainsi il va la rejoindre. Elle s'élève, elle ne pèse plus. Elle a échappé à la mort, mais j'échapperai par elle à la mort. Il fait tourner son couteau dans le trou que peu à peu il a creusé dans l'épaisseur de la planche.

» Elle est debout sur une poussière d'air, sur une colonne de vapeur, sur un nuage; et, en même temps qu'il descend et s'enfonce, il voit qu'il se rapproche d'elle davantage; pendant qu'on l'appelle encore, mais il n'entend plus.

» Elle s'élève, il descend vers elle. Et elle n'a plus été vue, mais, lui, il n'a plus été vu parce qu'il avait crevé l'eau en même temps qu'elle crevait l'air. » [2]

Joseph peut sourire, les accusations, les coups de revolver, ces voix du monde ne parviennent plus à l'atteindre; en entrant dans le

---

[1] *Le Garçon Savoyard,* O. C., t. XVIII, p. 165.
[2] Idem, p. 170.

bateau, il a enfin quitté la terre. Il ne peut pas, comme la danseuse, le faire en s'élevant dans les airs, il va donc s'élever en s'enfonçant dans les profondeurs du lac ; il creuse un trou dans l'eau avec son couteau: au-delà du bois c'est en effet le liquide qu'il perce. Comme Besson le vannier, il a nié la surface de l'eau, trouvant ainsi le chemin qui conduit hors de la terre ; pourtant, de l'autre côté, il rencontre encore la terre, mais une terre délivrée de ses imperfections, une terre achevée, qui se mêle à l'eau et au ciel. Il rejoint enfin sa danseuse qui lui ouvre la porte du lieu où règnent la vérité, la beauté, la grandeur et le repos, dans l'éternité. En fuyant, Joseph se retrouve dans sa véritable vie.

A travers les échecs, s'est ainsi peu à peu dessinée la route qui conduit au lac : les étoiles d'abord ont appelé, l'eau s'est jointe à elles, puis cette couleur rose qui était au début celle de la danseuse et par la suite la couleur que le ciel lui-même envoyait sur la terre, et enfin les nuages, roses eux aussi, qui appellent Joseph vers le lac. Ce chemin diffère quelque peu de celui qu'emprunta Samuel : celui-ci, penché sur l'eau qu'il scrute, trouve, au-delà de la surface, le ciel et lui-même. Joseph, lui, regarde toujours en l'air où il a vu disparaître son rêve et veut échapper à la terre par le ciel. Il se conforme aux signes que lui envoie ce dernier et plonge dans les profondeurs de l'eau où, par l'effet du reflet, il rejoint enfin le ciel qui a cessé d'être inaccessible. Ainsi tous deux, Joseph par le ciel, Samuel directement par l'eau, ont découvert dans le lac « le lieu de tous les possibles », le lieu de la perfection et de l'éternité.

Cette conception d'un ciel situé dans la profondeur plutôt que dans l'éther n'étonnera pas le lecteur de *Terre du Ciel* ou de la *Paix du Ciel*. Lorsqu'il essayait d'imaginer le ciel, c'est encore et toujours la terre (par opposition au ciel et non plus l'eau cette fois) que Ramuz se représentait :

« J'ai tâché de fermer les yeux pour voir le ciel: c'était la terre: et le ciel n'a été le ciel que quand il est redevenu la terre. » [1]

Il ne pouvait se figurer quelque chose de plus beau que la terre, sa pensée mystique elle-même passait d'abord par le canal des sens. Ce besoin, seul le lac pouvait le satisfaire, car il reflète le ciel, le rendant ainsi accessible sans que la pensée doive s'échapper dans le vide de l'espace. Miroir fidèle mais aussi déformant, il offre finalement au poète plus de richesses que le ciel véritable. Il permet en effet de concilier deux exigences apparemment incompatibles: se trouver en même temps sur la terre et hors d'elle. En creusant de son couteau le

[1] *Présence de la Mort,* O. C., t. XII, p. 66.

bois du bateau, Joseph se libère de la terre tout en pénétrant plus profondément que jamais en son sein, et, sans devoir la quitter tout à fait, il se laisse glisser dans le ciel. Les vertus magiques du reflet, qui propose sa vérité, différente de l'apparente réalité du monde reflété, établissent une communion éternelle et font régner la poésie et la beauté. Car, dans ce monde transcendé, dans ce lieu nouveau, à la fois eau, terre et ciel, on a laissé tous les défauts d'une terre séparée de l'eau, éloignée du ciel. Grâce à la réunion des trois éléments dans les profondeurs du reflet, l'être rejoint enfin l'objet de sa recherche. En perçant la surface de l'eau, il a abandonné le monde des sens pour celui de l'âme; dès lors, plus rien ne s'oppose à ce qu'il atteigne enfin le royaume de la perfection: celui de la ressemblance, de la communion et de la vérité.

Cette perfection, la lecture de Ramuz nous la fait plusieurs fois pressentir lorsque seule la surface du lac participe à l'action. Mais chaque fois, faute d'avoir consulté les profondeurs de l'eau, l'homme voit se défaire de trop brefs instants de plénitude. C'est que le reflet, fondant toutes choses les unes avec les autres, abolit le temps et l'espace et procure seul la perfection et son éternité. Les différents pouvoirs du lac encore dépourvu de profondeur sont, en quelque sorte la projection de cette perfection à la surface. Même s'il n'est pas considéré ni explicité, le reflet est inconsciemment senti et influence le rôle que pourra jouer le lac.

Nous comprenons maintenant d'autant mieux pourquoi Ramuz accorde, dans son œuvre, une telle place au lac: lui seul lui permet, tout en restant sur la terre, de combler son besoin d'absolu. Grâce au lac, il a pu retrouver le pays perdu « d'avant la séparation ». Par le lac, il a obtenu tout ce qu'il recherchait; à son tour, remplissant son rôle de poète, il va offrir une existence éternelle au lac, à chacun de ses moments, à chacune de ses nuances, en le faisant revivre dans ses écrits. Ainsi avaient fait Besson le vannier par ses gestes et, plus passivement, Juliette par la seule présence de son corps. Par ses romans mêmes, Ramuz révèle le lac à ceux qui, aveuglés par la vie quotidienne, n'avaient pas su le voir et, à bien plus forte raison, n'avaient pas perçu toutes les richesses qu'il contient. Un échange s'est établi, au degré le plus élevé, puisqu'il s'est réalisé entre le poète et l'objet de sa création.

Denise SCHLATTER
Genève

Les citations sont extraites des *Œuvres Complètes* de C. F. Ramuz parues aux Editions Mermod, Lausanne : 23 volumes numérotés de I à XXIII ; vol. I-XX parus en 1941, vol. XXI-XXIII parus en 1954.